

(N^o. 5.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

28 JANVIER 1799.

CONSEILS A UNE JEUNE FEMME.

(Suite.)

Vous êtes encore bien loin, ma chère Pauline, du tems funeste où nous sommes forcées de nous avouer que tout passe; mais votre fille en grandissant, en attirant les regards, sera le terme de vos prétentions et le baptistaire où l'on ira chercher votre âge. Par ce que vous entendez dire des autres femmes, vous devez vous attendre à ce qu'on dira de vous. Pour mieux vous prémunir contre ce moment critique, il faut que je vous conte de quelle manière je l'ai passé moi-même.

J'étois parvenue à l'âge de 40 ans, sans m'être aperçue d'aucune dégradation dans ma figure; soit que l'extrême parure, nécessaire à mon état, favorisât l'illusion des autres, soit qu'elle fût soutenue par la variété des personnages que je représentois, soit qu'on fût maîtrisé par les passions que je m'efforçois de bien peindre, ou par l'optique du théâtre, tous mes amis me trouvoient

*

charmante , et mon amant m'aimoit à la folie ; bref , je ne doutois de rien . Un jour , plus vivement pressée par le désir de plaire , je voulus ajouter à mes charmes le secours de ces parures élégantes , que nous avons toujours en réserve et qui font faire : ah ! quand on nous voit . Me regardant continuellement au miroir pour voir si mes cheveux alloient bien , il me sembla que ma femme de chambre se négligeoit , qu'elle oublioit l'air de mon visage , qu'elle avoit l'intention de me rendre moins jolie ce jour-là que de coutume . Cependant je demandai avec confiance le charmant bonnet qui devoit tout surmonter , mais de quelque façon que je le tournasse , j'en fus mécontente ; je le jetai ; j'en demandai vingt autres , et confondue de n'en trouver aucun qui m'allât comme je voulois , je m'examinai scrupuleusement moi-même . Le nez sur la glace , éclairée par le jour le plus pur , je vis plusieurs sillons de rides sur mon front ! dans les deux coins de mes yeux ! dans le tour de mon cou ! La blancheur de mes dents n'avoit plus le même éclat ! mes lèvres étoient moins fraîches ! mes yeux moins vifs ! et malheureusement je me portois bien dans ce moment-là ! Forcée de m'avouer que ce n'étoit plus la faute de ma femme de chambre et de mes bonnets , que c'étoit moi qui n'étois plus la même , je fondis en larmes . Quelle foiblesse ! direz-vous . Hélas ! J'aimais ! mon bonheur dépendoit de plaire , ma raison m'ordonnoit de n'y plus prétendre . Ce moment fut affreux : ma douleur dura près de six mois ; elle étoit d'autant plus pénible qu'il falloit

la cacher pour n'en pas avouer la cause. Mais dès le premier moment de cette cruelle découverte, je me vouai à la plus grande simplicité; en n'attirant plus les yeux sur ma parure, je me flattai d'échapper plus aisément aux coups-d'œil de détail : la critique et l'envie doivent au moins se taire devant celles qui se font justice. Je n'exigeai plus rien; en redoublant tous les soins de l'amour, je n'en parlai plus le langage; insensiblement j'en réprimai tous les désirs. Ma conduite frappa; l'on m'en demanda compte : on fut touché de celui que je rendis. J'obtins par-là de jouir encore cinq ans d'un cœur que beaucoup de femmes me dispuoient et que la jouissance d'une grande fortune me fit perdre sans retour.

Faites vos réflexions là-dessus, ma chère amie. Arrivées à l'âge de 30 ans, les hommes ont la sottise de nous constituer vieilles et de blâmer en nous ce qu'ils osent prétendre pour eux dans la plus dégoûtante caducité. Cette injustice est plus digne de pitié que de colère; ne vous en offensez point et n'y sacrifiez jamais rien; c'est votre vanité, votre délicatesse, votre raison qu'il faut consulter pour savoir ce que vous avez encore à prétendre. Vous ne pouvez alors vous dissimuler que chaque jour va vous enlever une grâce; mais votre ame, exercée par le tems et l'expérience, voudra sûrement les remplacer par des vertus: elles vous assureront un empire bien plus doux, bien plus durable que celui de la beauté.

En allant dans le monde, ne portez jamais cette folle dissipation, cette légèreté d'esprit qui fait

glisser sur tous les objets qu'on y rencontre. Il n'est rien dont votre raison et votre jugement ne puissent tirer parti pour vous-même. On a toujours besoin les uns des autres. Si vous n'avez pas étudié l'être qui peut vous servir, vous vous y prendrez mal-adroitement pour le gagner.

Il est difficile et peut-être impossible de lire dans le cœur des humains ; mais les actions, les discours vous apprennent au moins ce qu'on veut paroître. Comparez, réunissez ces aperçus à ce que vous pouvez savoir d'ailleurs, vous connoîtrez l'être dont vous avez besoin.

En examinant bien, vous vous convaincrez qu'il est bien peu de familles où la vertu soit héréditaire ; et que dans presque toutes celles qui sont vicieuses, les enfans vont toujours plus loin que les pères. Vous verrez que l'opinion qu'on a des pères, décide celle qu'on prend sur les enfans. On espère que le fils d'un brave, d'un galant homme, la fille d'une femme douce et pudique porteront l'honneur et la paix dans les maisons qui les adoptent. Ce préjugé favorable peut l'emporter sur un peu plus, un peu moins de titres, sur un peu plus, un peu moins de bien qu'offriroit la famille vicieuse. Dans tous les évènements de la vie, dans toutes les délibérations, la volonté motivée d'un être sans reproche est toujours du plus grand poids. Rien n'est égal à l'ascendant d'une femme vertueuse : elle peut tout sur ceux dont elle est entourée.

Vous avez infiniment d'esprit naturel, cultivez-le ; tâchez de ne pas passer un jour sans faire une

lecture instructive. La morale, l'histoire, les belles lettres, quelques romans choisis, suffisent aux femmes pour les affermir dans leurs devoirs, les faire distinguer dans le monde et les intéresser dans la solitude. La malheureuse liberté de la presse, inonde aujourd'hui l'Europe d'écrits calomnieux, dictés par le crime et la misère : ne perdez point votre tems à lire ce fatras de mensonges et d'inutilités ; on se laisse quelquefois prévenir par un ton de vérité, par des assertions si motivées, qu'on n'ose croire à l'audace qui les enfante : on prend une opinion sans le vouloir, on se permet de la soutenir. Evitez ce danger ; il est fâcheux d'avoir à se dédire. La femme qui dispute, sort de sa place, et nous devons toutes avouer, qu'il n'est que les intrigantes de profession, ou la plus longue expérience qui puisse donner quelques idées de l'audace, de la méchanceté, et des ressources de l'ambition.

Vous pouvez faire un bien meilleur usage de votre tems : vous avez un grand état de maison, occupez-vous de ce qui peut en assurer l'ordre, l'économie et la paix..... Autrefois on se réunissoit rarement ; le faste n'étoit que momentané ; il étoit facile d'y suffire : il est à présent de tous les jours, et quelque fortune qu'on possède, si l'on ne compte pas souvent avec soi-même, si l'on n'a pas continuellement l'œil ouvert sur le gaspillage des domestiques, si l'on ne met pas un frein à leur cupidité et à leurs prétentions, on est bientôt ruiné, ou pour le moins mal à son aise. Tout être sage doit s'arranger pour avoir toujours quel-

qué chose de reste de son revenu annuel et s'en faire un fond pour le besoin ; avec ce fonds, on remplace les non-valeurs qu'on n'a pu prévoir ; on est à portée de faire une acquisition avantageuse ou agréable ; il peut aider au trousseau des enfans qu'on veut établir ; il peut vous procurer le bonheur inestimable de rendre un service à votre ami.

Pour qu'un ménage aille bien, il faut que l'homme ait l'inspection et la conduite de toutes les affaires du dehors, et que la femme ait l'inspection et la conduite de tout ce qui se fait dans l'intérieur. Au bout d'un certain tems, les époux n'ont pas grand'chose à se dire. En se rendant un compte mutuel de leurs travaux, ils ont des objets de conversation utiles, intéressans, qui peuvent ajouter à l'estime, à la confiance et font contracter des besoins d'habitude qui seront aussi forts et plus durables que ceux des sens.

Pour qu'une femme obtienne de la considération dans sa maison, il faut que les étrangers sachent qu'elle y commande, qu'elle y règle tout ; ce pouvoir constate son intelligence, son goût pour ses devoirs et la confiance que son mari lui accorde ; elle en est mieux servie et plus respectée par tous les domestiques ; ses enfans même se montrent plus soumis ; en se conduisant avec douceur, prudence et fermeté, elle se forme un empire qui peut à la vérité lui coûter quelques privations dans sa jeunesse. Mais cette jeunesse passe si vite ! Ses illusions ont quelquefois des suites si cruelles ! Notre vieillesse est si longue ! Nous avons besoin

alors de tant de dédommagemens ! Et le désir de gouverner augmente si fort avec notre âge, qu'aucun sacrifice ne doit nous coûter pour en venir à bout.

Vous aurez par-là la plus grande prépondérance sur l'établissement de vos enfans ; on ne fera rien, sans vous consulter, sans avoir librement votre aveu ; enfin, votre utilité dans la maison vous fait un ami de votre époux, et votre inutilité vous en fait à jamais un maître. C'est à vous de choisir : mais songez bien qu'un dégoût dans la jeunesse n'est qu'un coup d'aile de papillon que le moindre plaisir efface ; et que dans la vieillesse, c'est un coup de poignard dont la plaie saigne à chaque instant.

Si votre goût ne contrarie ce plan, si les circonstances vous permettent de le suivre, j'ose répondre du bonheur de toute votre vie. Cette vie doucement et loyalement occupée vous détournera des dangers du monde ; elle affermira votre santé ; elle assurera la paix de votre ame, elle vous garantira ce que bien peu de femmes possèdent, le respect, l'estime, la tendresse et les regrets de vos entours.

Prête à descendre au tombeau, je ne jouirai point des biens touchans que je vous annonce ; mais en suivant les avis que ma tendre amitié vous donne, il dépend de vous de prolonger mon existence morale, et de faire retrouver mon cœur dans tout ce que fera le vôtre.

Suite du voyage autour du Palais Egalité.

Après une courte lecture, je pris un verre de liqueur *philarmonique*, et ainsi restauré je continuai ma route.

Je me trouvai bientôt sur le trottoir de la grande cour. D'un seul coup-d'œil j'apercevois le derrière du théâtre de la République, le derrière des boutiques de bois, le derrière des voitures rangées le long du trottoir. Ce point de vue me parut magnifique. J'admirois en extase, et ne voyois pas derrière moi un marchand de jouets d'enfans, dont les poupées, les pantins, les polichinels, les tambours et les petits carosges formoient à sa porte un pompeux étalage. Un passant me coudoie; je recule deux pas, et je me trouve à califourchon sur un petit dada, très joliment caparaçonné. Le dame du comptoir accourt. Citoyen, vous avez éreinté mon cheval. — Citoyenne, vous voyez que je n'ai altéré en rien sa solidité. — C'est possible; mais vous l'avez sali; la selle est abîmée; il n'est plus de vente, vous aurez la complaisance de me le payer. — Madame plaisante? — Non, Monsieur, je ne plaisante pas. Survient le mari qui menace d'aller chercher la garde, si je ne lui donne 15 francs, pour prix de son cheval de bois. Je lui observe envain que le trottoir est tout entier destiné au public, et que l'accident ne seroit pas arrivé, s'il eût eu soin de concentrer sa marchandise dans les bornes prescrites pour l'étalage. Le marchand sentit que ma rai-

son étoit bonne. Aussi se mit-il à crier plus fort que jamais. Les curieux s'arrêtent. Un groupe m'environne, me presse. Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est? une querelle? Vite! la garde. Arrivent deux fusiliers et un caporal. Le plaignant expose le fait. Je veux répondre. Auparavant, on me demande ma carte. Je cherche mon portefeuille; il étoit disparu avec mon mouchoir. Condamné à payer le dada, puis à passer au corps-de-garde, je fouille dans ma poche. Plus de bourse. Je me récrie contre les voleurs; mes plaintes passent pour un subterfuge. On m'emmène, et me voilà au violon, parcequ'un marchand a transgressé les loix de la police, et qu'un filou m'a dévalisé.

L'escroquerie, qui se perfectionne comme toutes les autres sciences, vient de découvrir une nouvelle manière de faire ses prouesses. Deux ou plusieurs filoux se déguisent en ramoneurs, entrent sous ce titre dans les maisons, et tandis que l'un d'eux grimpe dans la cheminée pour la ramoner, les autres *ramonent* l'appartement et emportent tout ce qu'ils trouvent disponible. Plusieurs particuliers ont été pris à cette nouvelle méthode.

Un jeune homme a péri malheureusement dans la Seine en patinant au bas du quai de la Monnoie. Son chien (un barbet) est allé s'établir au milieu de la rivière, sur les glaces, non loin de l'endroit où son maître avoit disparu. Ce pauvre animal y

a trouvé un peu de paille qui lui a servi de lit et d'habitation. Il se relevoit à-peu-près de demi-heure en demi-heure, parcouroit les bords de son isle de glace, sembloit chercher et appeller son maître, et retournoit se coucher sur sa paille. Il a passé de la sorte cinq jours et cinq nuits sans vouloir quitter sa retraite ni prendre aucune nourriture. Vainement on lui a porté à manger, et l'on a essayé de l'emmenner. On dit qu'il a fini par mordre un soldat qui vouloit l'enlever de force, et qu'on l'a tué de peur qu'il ne fût devenu enragé faute de manger et de boire. Cette victime touchante de l'amitié a été vue de tout Paris pendant cinq jours.

M O D E S.

Les tuniques à longues manches sont maintenant dans le plus grand crédit près du beau-sexe parisien. Cet habillement est modeste. Les robes de fantaisie les moins communes sont :

1°. Les robes à la Cybèle, plissées à la taille en forme d'échelle, et enrichies de dessins étrusques.

2°. Les chemises à la carthaginoise, formant queue, très décoletées et garnies d'une écharpe qui se termine en schall turc.

3°. Des robes à la Lydie, qui s'ouvrent ou se croisent à volonté.

La perruque avec un chignon relevé à la grecque, et contenu par un réseau, est toujours dé

mode; du moins elle est préférée par les femmes qui joignent au goût de la parure celui des arts et de la simplicité.

On voit beaucoup de schalls en laine. C'est réellement un vêtement d'hiver. On le jette sur l'épaule et on le croise sur la poitrine, de sorte que les deux pans tombent sur le dos pour se garantir de l'impression de l'air froid, à-peu-près comme les Algériens croisent leur manteau.

Les meubles meublans de nos riches modernes sont presque tous de forme antique. Ils contrastent singulièrement avec les appartemens qui pour l'ordinaire sont encore tendus et boisés à la françoise. On trouve cependant quelques appartemens nouvellement décorés, où cette disparate qui blesse les yeux du connoisseur, n'existe plus. Des fabricans de papier pour tenture se proposent de faire exécuter de nouveaux dessins pour rendre les décorations et draperies des salons, analogues à la forme des meubles que la mode, cette fois-ci d'intelligence avec le bon goût, vient de faire adopter.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 6.)

Chapeau à la Minerve.

Nous avons déjà vu une coiffure à la Minerve. C'étoit un casque. Aujourd'hui, c'est un chapeau. La draperie, très ample, part du fonds, et vient figurer en plis irréguliers sur le bord antérieur. La position de la gravure ne permet à l'œil d'en appercevoir que le petit côté. Ce chapeau est très en vogue. On le portoit d'abord en satin blanc,

ou en velours ponceau ; depuis quelques jours , on en voit en satin abricot et en rose . Souvent on y ajoute une plume blanche , qui n'est ni couchée , ni droite ; mais qui a exactement la pointe en haut et la tige en bas .

Une mode qui se généralise tous les jours , c'est le médaillon quarré , qu'on appelle un livre , parce qu'on lui en donne la forme . On voit , en outre , un petit cœur qui figure à la racine du cou . Jamais nos belles n'ont eu le cœur si haut . Pour peu qu'il monte encore , elles l'auront bientôt sur les lèvres ; ce qu'on n'a pas vu , dit-on , depuis le règne d'Astrée .

COSTUME DES HOMMES .

Le chapeau rond , et les cheveux à la *Titus* , sont toujours à l'ordre du jour . On ne peut guère s'affubler d'un chapeau à trois cornes avec les cheveux à demi-rasés et sans poudre . On ne voit de ces chapeaux à trois cornes qu'aux vieux papas qui tiennent à leurs anciens préjugés , aux militaires qui suivent l'ordonnance , et à quelques jeunes petits-mâtres qui sortent le matin en cheveux sans poudre , et s'affublent le soir d'une perruque frisée , plâtrée , parfumée et poudrée , pour aller étaler leur brillante fatuité sur le canapé étrusque de nos *Aspasia*s , ou dans les coulisses de l'Opéra comique .

La cravatte est ordinairement blanche , de mouseline , quelquefois de silésie ; quelquefois on en porte de couleur mouchetées ou rayées . Ces dernières donnent toujours un air de mal-propreté qui rebute ; on ne peut point reprocher à la majorité

de nos jeunes gens de pousser sur ce point la délicatesse jusqu'au ridicule. La cravatte enveloppe ordinairement le bout des oreilles et le menton.

On ne porte presque point de gilets de couleur; la plupart sont blanc. Leur forme varie; la plus à la mode, c'est celle des gilets non croisés.

Le bleu et le noir, voilà les couleurs les plus à la mode pour les habits. Le collet peut être de velours d'une couleur approchant de celle du drap, mais très-petit: l'habit croise sur le devant jusqu'au bas de la taille, de manière à ne pas laisser appercevoir l'extrémité du gilet. Les grands revers ont disparu des habits comme des gilets; l'un et l'autre se portent très-ouverts sur la poitrine pour laisser paroître le linge, qui doit être d'un tissu très-fin, et d'une extrême blancheur. C'est maintenant la seule recherche qui puisse avoir lieu dans la toilette d'un homme bien mis.

Les pantalons de casimir, de tricot, de velours d'une couleur claire, bordés d'une lisière noire sur la couture, sont d'un usage très-commun. La mode des bottines se soutient. Cependant on les exclut des bals et de certaines sociétés, où la recherche dans la toilette fait la mesure du mérite sur lequel on juge les personnes qui demandent à y être admises.

T R A I T H I S T O R I Q U E.

Oran qui, depuis le cardinal de Ximènes, fait partie de la domination d'Espagne, étoit assiégé en 1706 par les Maures. Philippe V, malgré la situation presque désespérée de ses affaires, ordonna au comte de Santa-Cruz d'y conduire des secours. Mais ce lâche officier, au lieu de prendre la route d'Afrique, alla livrer ses galères et ses troupes à la flotte angloise; ce qui fut cause que ce port tomba entre les mains des infidèles. Un archidiacre de Cordoue, frère du perfide, instruit de cette action, courut aussitôt à la paroisse chercher le registre des baptêmes; et arrachant la feuille où le nom du comte étoit inscrit, il dit, avec une fureur dont l'honneur étoit le principe : „Qu'il ne reste parmi les hommes nul souvenir „d'un homme aussi méprisable.,,

Les traîtres ont été souvent punis par ceux mêmes qui les ont employés. L'histoire fournit tant d'exemples de cette vérité, qu'il y a lieu de s'étonner qu'il se trouve encore des hommes, quelque lâches qu'ils soient, qui trafiquent de la confiance publique.

A N E C D O T E S.

La libéralité est une vertu, lorsqu'elle a pour objet de soulager les malheureux. Sous le règne de Henri III, Roi de France, un juif très-riche étant

mort sans laisser d'héritiers, ce prince fit présent de vingt-cinq mille écus de cette aubaine à Geoffroi Camus de Pontcarré. Ce généreux citoyen les distribua aussitôt à trois négocians associés, qu'un incendie venoit de ruiner.

Une femme fort pauvre, mais qui avoit la consolation d'avoir une fille aimable, et dont les graces modestes annonçoient la sagesse, se présenta avec cette jeune personne à l'audience du célèbre cardinal Farnèse. Elle lui exposa qu'elle étoit sur le point d'être renvoyée, avec sa fille, d'un petit appartement qu'elles occupoient chez un homme fort riche, parcequ'elles ne pouvoient lui payer cinq sequins qui lui étoient dûs. Le ton d'honnêteté avec lequel elle faisoit connoître son malheur, fit aisément comprendre au cardinal qu'elle n'y étoit tombée, que parceque la vertu lui étoit plus chère que les richesses. Il écrivit un mandat et la chargea de le porter à son intendant. Celui-ci, après l'avoir ouvert, compta sur le champ cinquante sequins. Monsieur, lui dit cette femme, je ne demandois pas tant à Monseigneur, et certainement il s'est trompé. Il fallut, pour faire cesser la contestation, que l'intendant alla lui-même parler au cardinal. Son éminence en reprenant son mandat dit aux deux personnes qui étoient présentes : Vous avez tous raison, je m'étois trompé, le procédé de Madame le prouve; et au lieu de cinquante sequins il en écrivit cinq cens, qu'il engagea la vertueuse mère d'accepter pour marier sa fille.

Un médecin de Florence, très-habile mais très-fantasque, ayant été appelé pour voir une

femme malade, commença par lui tâter le pouls, et lui ayant trouvé une grosse fièvre, il lui demanda, entre autres choses, l'âge qu'elle avoit ? Elle n'eut pas plutôt dit qu'elle avoit quatre-vingts ans, qu'il repoussa son bras, et lui dit tout en colère : Combien de tems voulez-vous donc rester au monde ? et se retira sur le champ.

On a rapporté dans les *Anecdotes de Médecine*, l'embarras singulier où se trouva un jour Fabrice Hildan, grand médecin et très-bon chirurgien. Fabrice fut appelé chez un paysan qui s'étoit fait entrer dans l'œil une paille de fer. L'Esculape tenta différens moyens pour la tirer, il se servit même de quelques instrumens ; mais la paillette leur échappoit par sa ténuité, et toutes les opérations n'aboutirent qu'à occasionner une inflammation dans l'œil du paysan. Fabrice revint tout pensif chez lui, et désespéroit de pouvoir réussir, lorsque sa femme instruite de ce qui s'étoit passé, se mit à sourire : l'embarras du docteur n'en étoit pas un pour elle ; mais désirant de jouir de son petit triomphe, elle dit à son mari qu'elle vouloit l'accompagner chez le malade, et que peut-être elle lui seroit de quelque secours. Fabrice ne comptant plus sur aucun succès, consent à tout ; il obéit à sa femme, qui lui dit de tenir les paupières du malade bien écartées. Cette femme tire aussitôt de sa poche un aimant qu'elle promène le plus près qu'elle peut de la surface de l'œil ; au même instant la paillette vole vers l'aimant, et le malade se sent soulagé. La femme de Fabrice, comme on le devine bien, ne resta pas muette. Elle reçut les témoignages

témoignages de reconnaissance du paysan ; mais ce qui sans doute la flatta le plus, ce fut l'aveu que lui fit son mari, que, sans elle, il n'auroit pas eu la moindre idée de cette heureuse ressource.

Un habile médecin (M. Falconet) fut appelé auprès d'une Dame malade imaginaire. Il l'interrogea ; elle lui avoua qu'elle mangeoit, buvoit et dormoit bien, et qu'elle avoit tous les signes d'une santé parfaite. Hé bien, lui dit le médecin en riant, si vous voulez, je vous donnerai une médecine qui vous ôtera tout cela.

On se plaît quelquefois à proposer aux enfans différentes questions, pour éprouver leur sagacité. En voici une qui a donné lieu à cette façon de parler proverbiale, *ménager la chèvre et le chou*. Un homme a un petit bateau, dans lequel il doit passer à l'autre côté de la rivière, un loup, un chou et une chèvre, sans qu'il puisse prendre plus d'un de ces objets à la fois. On demande lequel des trois il transportera le premier, sans craindre que, durant l'un de ses passages, le loup mange la chèvre, ou que la chèvre mange le chou. Passera-t-il le loup le premier ? Voilà le chou en proie à la chèvre. Prendra-t-il le chou ? Le loup aura dévoré la chèvre avant qu'il revienne. Donnera-t-il la préférence à la chèvre ? Il tombe dans le même embarras pour le voyage suivant ; et pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura gardé pour le troisième, la chèvre ou le chou seront croqués. Il y a néanmoins un moyen. Quel est-il ? C'est de

prendre la chèvre seule au premier voyage; le chou demeure avec le loup qui n'y touche point; au second, il prend le chou et ramène la chèvre, au lieu de laquelle il passe le loup qui, étant transporté à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun tort. Enfin, pour dernier voyage, il revient prendre la chèvre qui, étant demeurée seule, ne pouvoit courir aucun risque.

Il y a un autre problème qui a beaucoup de rapport à celui-là, et qui est rapporté dans les *Récréations mathématiques*. „Trois maris jaloux se trouvent avec leurs femmes, pendant une nuit fort obscure, au passage d'une rivière; ils rencontrent un bateau sans batelier. Ce bateau est si petit, qu'il ne peut porter que deux personnes à la fois. On demande comment ces six personnes passeront deux à deux, de sorte qu'aucune femme ne demeure en la compagnie d'un ou de deux hommes, si son mari n'est présent., Deux femmes passeront d'abord, puis l'une ayant ramené le bateau, repassera avec la troisième femme. Ensuite, l'une des trois femmes ramènera le bateau, et se mettant à terre, laissera passer les deux hommes dont les deux femmes sont de l'autre côté. Alors, un des hommes ramènera le bateau avec sa femme, et la mettant à terre, il prendra le troisième homme, et repassera avec lui. Enfin, la femme qui se trouve passée entrera dans le bateau, et ira chercher en deux fois les deux autres femmes.

Dialogue imité de l'anglois.

MERCURE ET MADAME L...

Madame L...

Je suis désespérée, citoyen Mercure, mais je ne puis avoir le plaisir de vous suivre maintenant. Je suis engagée.... parole d'honneur, absolument engagée.

Mercure.

Je sais que vous avez un aimable et tendre mari, et plusieurs jolis enfans; mais il n'est pas besoin de vous dire que ni l'amour conjugal, ni les affections maternelles, ne peuvent dispenser d'obéir quiconque est sommé de se rendre au royaume des morts. Si le sombre messager du destin n'étoit pas aussi absolu qu'il est mal accueilli, Caron n'auroit pas un seul passager dans sa barque, excepté quelques rentiers au désespoir, quelques anglois hypocondriaques, quelques amans fanatiques, une fois ou deux par année. Allons, Madame, il faut vous résoudre à quitter votre mari, votre famille, et à passer le Styx.

Madame L...

Oh! je ne prétends pas insister sur les engagements pris avec mon mari et mes enfans. Je ne me suis jamais crue engagée avec eux; je n'ai d'autres engagements que ceux qui sont ordinaires aux femmes *comme il faut*. Regardez sur la tablette de ma cheminée, vous y verrez que j'étois engagée au bal les tridi et septidi; à l'opéra, les duodi; au concert, les quintidi; à la veillée, les primidi; et le reste de la décade, à des parties de

bouillote jusqu'au mois prairial prochain. Vous concevez qu'il seroit affreux, et du plus mauvais ton, de manquer à des rendez-vous de cette nature. Si vous vouliez m'attendre jusqu'à cet été, je vous suivrois alors plus volontiers. Peut-être les Champs-Elysées sont-ils moins détestables que la campagne ne l'est dans ce monde-ci. Dites-moi, je vous prie, avez-vous là-bas un délicieux Tivoli, un charmant Frascati? J'imagine que je ne haïrai pas de boire des eaux du Léthé dans la saison où elles rassemblent la bonne société, pourvu toutefois qu'elles soient à la glace.

Mercur.

Bon! il seroit impossible que vous en fussiez tentée, elles ne sont bonnes qu'à noyer le souvenir des chagrins et des soins pénibles. Voudriez-vous effacer celui des amusemens et des plaisirs que vous avez goûtés?

Madame L...

Les divertissemens ont été, en effet, la grande affaire de ma vie; mais pour des plaisirs, je n'en ai eu aucun, depuis qu'ils ont perdu pour moi l'attrait de la nouveauté; ils ont même fini par me donner des vapeurs, des crispations de nerfs.

Mercur.

Pourquoi donc continuer une manière de vivre qui vous ennuyoit?

Madame L...

Ce genre de vie étoit réellement bien loin de me paroître agréable; mais, que voulez-vous? Mes amis me disoient sans cesse que les amusemens étoient nécessaires. Mon médecin m'assuroit que

la dissipation mettoit mes esprits en mouvemens ; mon mari me soutenoit le contraire ; et vous savez qu'on aime à obliger ses amis, à obéir à son médecin, et à contrarier son mari. D'ailleurs, toute femme du *bon ton*...

Mercurc.

Du *bon ton* ... Qu'est-ce que c'est, Madame, que le *bon ton*.... ? je vous prie de me le définir.

Madame L...

Je vous demande pardon, C. Mercure ; mais un des privilèges du *bon ton* est de ne rien définir, et de n'être pas défini. C'est le fils et le père du jargon.... C'est.... Je ne puis vous dire ce que c'est ; mais j'essayerai de vous dire ce que ce n'est pas ; dans la conversation, ce n'est pas de l'esprit ; dans les manières, ce n'est pas de la politesse, dans la conduite, ce n'est pas de l'habitude ; mais cela tient un peu de toutes ces choses, et ne peut appartenir qu'à des gens d'un certain genre, qui vivent d'une certaine façon, avec de certaines personnes, qui n'ont pas de certaines vertus, qui ont de certains vices, et qui habitent un certain quartier de Paris. Je ne sais rien de plus à vous dire du *bon ton*, quoique je l'aie admiré, et que j'y aie visé toute ma vie.

Mercurc.

Ainsi, Madame, vous avez usé votre vie, flétri votre beauté, et détruit votre santé, pour le louable dessein de contrarier votre mari, et d'avoir ce quelque chose ou ce rien qu'on appelle *bon ton*.

Madame L...

Que voudriez-vous que j'eusse fait ?

Mercuré.

Je suivrai votre manière d'instruire, en vous disant ce que je voudrois que vous n'eussiez pas fait. Je voudrois que vous n'eussiez pas sacrifié votre tems, votre raison et vos devoirs à la Mode et à la Folie. Je voudrois que vous n'eussiez pas négligé le bonheur de votre mari, et l'éducation de vos enfans. Je voudrois.....

Madame L...

Quant à l'éducation de mes filles, je n'ai pas épargné la dépense. Elles ont eu un maître à danser, un maître de musique, un maître de dessin, un maître de langue.

Mercuré.

Ainsi, leur religion, leurs sentimens et leurs mœurs ont été formés par des maîtres à danser, à chanter, à dessiner, à parler? Je plains le genre de vie qu'elles vont mener, et celui que vous avez fini maintenant. Minos est un aigre vieillard sans la moindre teinture du *bon ton*, et je tremble pour vous. Le meilleur conseil que je puisse vous donner, est de faire dans ce monde, comme vous avez fait dans l'autre, de courir toujours après le Bonheur, et de ne jamais prendre le chemin qui seul peut y conduire. Restez sur le rivage du Styx; errez çà et là sans fin et sans objet. Regardez dans les Champs-Elisées; mais ne tentez jamais d'y entrer, de peur que Minos ne vous pousse dans le Tartare.

LIVRES NOUVEAUX.

ELISE OU LE MODÈLE DES FEMMES; *Roman moral, traduit de l'allemand.*

A treize ans, Elise perdit son père, le Baron d'Honau, qui sur son lit de mort donna de sages conseils à sa fille chérie, et lui dit, entre autres choses: „Faites toujours tout le bien que vous pourrez faire, et vous ne connoîtrez jamais le malheur.,, Il restoit à Elise une mère, une sœur cadette, et une amie. Mais sa mère, malgré un bon cœur, sacrifioit toutes les convenances à des opinions erronées. Sa sœur Caroline étoit d'un caractère indifférent, et de plus méchante, autorisée dans ses défauts par la préférence que la Baronne d'Honau lui donnoit sur Elise. Son amie, Henriette de Vanberg, pauvre et orpheline, plus âgée qu'elle de quelques années, payoit l'asile que lui donnoit la Baronne d'Honau, en prodiguant à la jeune et ardente Elise les consolations d'une ame tendre, et les conseils d'un esprit raisonnable.

Depuis la mort de son mari, la Baronne s'étoit retirée à la campagne avec ses filles. Là, Elise, avec Henriette, développoit son intelligence, acquéroit des talens et des connoissances, et s'étoit procurée par la lecture et la méditation une foule de qualités aimables. Son cœur n'avoit plus à désirer qu'un seul bien, un homme de mérite pour époux. Je le trouverai, disoit-elle, et riche de ce trésor je supporterai tous les revers de la vie.

C'est dans ces dispositions de cœur et d'esprit qu'un jour Elise, qui dans ses promenades soli-

taires avec Henriette, avoit rencontré Madame de Birkenstein, dont la terre étoit voisine du château d'Honau, et qui s'étoit liée avec cette dame, vit pour la première fois le jeune Herman, fils unique de Madame de Birkenstein. Hermann étoit bel homme. Elise en fit la remarque, et ce fut la première fois qu'elle porta ce jugement sur un homme. Il arrivoit de Berlin où il remplissoit un emploi honnête, dans lequel il avoit eu occasion de révéler l'excellence de son caractère. Herman se tenoit en garde contre l'amour. Elise depuis sa première remarque, se proposoit de l'observer. Cette double disposition les rendit froids, réservés, mais bientôt cette contrainte fit place à l'aveu mutuel de leurs sentimens. Hermann se présente chez Madame d'Honau qui connoissoit peu Madame de Birkenstein, et qui n'en fesoit pas sa société parceque la famille de cette dame étoit déchue de son ancienne grandeur. Il réitéra ses visites avec la permission de Madame d'Honau. Elle rendit justice à l'amabilité de ce jeune homme; mais Caroline qui soupçonnoit le motif des visites d'Herman, contredisoit très librement l'opinion de sa mère, et se fesoit un cruel plaisir d'affliger sa sœur.

Madame d'Honau eut un voyage à faire. A son retour elle ramena avec Caroline qui l'avoit suivie, Messieurs Vallenheim, l'un fils unique d'un père fort riche, l'autre neveu de Mr. Vallenheim père, fort pauvre, et dans la dépendance de son oncle. Ce dernier avoit su plaire à Caroline; mais son oncle qui ne croyoit qu'une fille à Madame

d'Honau, et qui dans ses vues vouloit la donner pour femme à son fils, rappela son neveu qui pri-voit ainsi son cousin du cœur et de la main de Caroline. Celle-ci en tomba malade. Madame d'Honau qui avoit toujours préféré Caroline à sa sœur, obtint de Mr. Vallenheim le consentement au mariage de son neveu, à condition qu'Elise épouserait son fils. Elle déclara cet arrangement à Elise. La malheureuse Elise lui ouvrit son cœur, et lui avoua son amour pour Herman. Madame d'Honau fut inflexible. La cruelle Caroline joignit contre sa sœur l'insensibilité à l'ironie.

Enfin Elise résolut d'obéir à sa mère, c'étoit se résoudre à mourir. Sa chère Henriette mêla seule ses larmes aux siennes, et sa sagesse mit tout ses soins à raffermir le courage de son amie. Herman au désespoir, s'éloigna pour jamais des lieux où il avoit connu son Elise. Enfin, le jour du mariage d'Elise et de Vallenheim fut fixé. L'infortunée prononça le serment qui lioit pour toujours son sort à celui d'un homme que malgré ses efforts, elle ne pouvoit voir sans répugnance. Vallenheim occupoit à Berlin un poste distingué; mais il conduisit d'abord sa femme dans sa terre de Vallenthal. Elise n'eut pas la consolation d'emmener avec elle sa chère Henriette. Caroline qui jusqu'alors n'avoit témoigné que de l'éloignement à l'amie de sa sœur, dit à sa mère: Henriette me plaît, je ne demande point d'autre compagnie, et les instances d'Elise sont peu raisonnables. Eh bien donc, qu'Henriette reste avec Caroline, dit

Madame d'Honau; et Henriette et Elise eurent la douleur de se voir ainsi séparées.

Dans sa retraite de Vallenthal, séjour mélancolique, Elise remplissoit le vide de son cœur par la bienfaisance. Un jour qu'ayant donné à une femme mourante des secours salutaires, elle étoit rentrée au château plus tard que Vallenheim, elle reçut pour réponse à l'excuse qu'elle lui en donna, l'injuste avis d'apprendre à concilier les devoirs d'épouse avec ceux de l'humanité. Elle garda le silence et gémit en secret. Elle avoit du moins le plaisir d'écrire à son amie Henriette, et en lui confiant ses peines, elle lui fit aussi partager sa joie et ses espérances de bonheur. Elle avoit fait construire un hospice où elle élevoit dix enfans de ces malheureux qui mendient sur les grands chemins, cinq garçons et cinq filles; ils y entroient à dix ans et en sortoient à seize. Les uns y apprenoient des métiers, les autres étoient formées à tous les ouvrages utiles. Elle fit encore bâtir une seconde maison pour dix vieillards pauvres des deux sexes, et elle s'établit l'inspectrice de ces deux fondations bienfaisantes. Elle avoit remarqué que son mari s'occupoit peu de ses affaires qu'il avoit confiées à un économe infidèle. Elle obtint de Vallenheim la permission d'administrer elle-même leurs biens.

Cependant son époux n'avoit pas cessé d'être froid, réservé et même sévère avec elle. Dans le séjour qu'ils firent à Berlin, il faisoit de continuelles absences, et reprenoit toute l'indifférence qu'il commençoit à perdre à Vallenthal. Jamais il

n'entendit d'elle une plainte ou un reproche. Dans le monde on vit bien qu'ils étoient étrangers l'un à l'autre , et cette remarque enhardissoit autour d'Elise un essaim d'adorateurs. Elise les éloigna tous sans le secours de la pruderie et du dédain, par la seule puissance de sa vertu.

Elise devint mère. Elle donna tous ses soins à l'éducation de son fils , et devint sa première institutrice. Son enfant lui servoit d'intercesseur auprès de son époux qui, naturellement froid et concentré, n'éprouvoit pour Elise que des émotions passagères de sensibilité.

Henriette au bout d'un an, obtint enfin de Madame d'Honau et de Caroline la permission de rejoindre son amie. Un ami de Vallenheim, Mr. Felsing, voisin de Vallenthal, y vit souvent Henriette. Elise s'aperçut avec joie de l'attachement réciproque de Felsing et de son amie; mais Henriette étoit sans fortune, et la mère de Felsing ne vouloit pas consentir à leur union. Elle obtint de son époux de détacher six mille écus de son bien pour doter sa chère Henriette, et les deux amans furent unis.

Cependant la sœur d'Elise, l'insensible Caroline, vivoit avec son mari dans la plus grande désunion; la vue de l'indigence ne faisoit aucune impression sur son ame. Enfin la Baronne d'Honau sentoit qu'elle avoit méconnu son Elise. Pour Herman, devenu conseiller privé à Dresde, il se consolait en servant sa patrie et en s'occupant du bonheur de ses semblables.

Mais les épreuves douloureuses n'étoient pas

finies pour Elise. Devenue mère d'un autre fils à qui, d'accord avec Henriette, elle donna le nom toujours chéri d'Herman, elle perdit sa mère qui lui laissa un bien considérable. Vallenheim avoit déjà perdu au jeu la plus grande partie de sa fortune; un plus cruel chagrin étoit réservé à la sensible Elise.

Elle apprit par une conversation de deux de ses domestiques, entendue par hasard, que son mari prodiguoit ses sentimens et ses biens à Rosalie Verner, courtisane d'une rare beauté. Elise ne changea rien à sa conduite envers Vallenheim. Sa tendresse, sa complaisance, sa patience restèrent les mêmes. Enfin une lettre adressée à son mari absent, et à laquelle on demandoit une réponse sans délai, fut innocemment ouverte et lue par Elise. C'étoit une lettre de Rosalie qui, poursuivie par un créancier, demandoit trois mille écus à son amant. Elise, profondément affligée, se décide à porter elle-même à Rosalie ses bijoux dont la valeur montoit à cette somme. Elle arrive chez Rosalie où se trouvoit alors Vallenheim lui-même. Le résultat de cette entrevue fut le retour de Rosalie à la vertu, celui de Vallenheim à Elise, et celui d'Elise au bonheur.

Les dettes de Vallenheim étoient énormes, et Elise qui s'en fit rendre compte, trouva que pour les payer, il falloit sacrifier tout son bien. Elle le donna sans murmure. Il ne leur restoit plus que leur terre de Vallenthal. Ils s'y retirèrent tout-à-fait. Elise y jouit d'une paix domestique qu'elle devoit à tant de sacrifices et de revers.

Ce qui mettoit le comble à sa félicité, c'est que son époux la partageoit alors. Un jour, Elise entendit les pas d'un cheval, et bientôt elle vit arriver un homme que son cœur reconnut bien vite. C'étoit Herman. Vallenheim qui avoit appris d'Elise elle-même leurs anciennes amours, le reçut d'abord froidement. Mais la vertu d'Elise et la franchise d'Herman firent bientôt succéder l'affabilité et la froideur. Elise réunissoit autour d'elle tous les objets de ses diverses affections, lorsqu'elle perdit son plus jeune fils, celui qu'un trop tendre souvenir avoit nommé Herman. A ce malheur se joignit le chagrin des égaremens de Charles son fils aîné, livré aux dangers du jeu et d'une société de jeunes gens dépravés. Il avoit contracté pour deux mille écus de dettes; mais tous les rapports qu'Elise avoient reçus, n'accusoient Charles que de foiblesse. Elle se décida à aller elle-même le trouver dans la ville éloignée où il étoit en garnison. Après avoir pris des arrangemens avec les créanciers de son fils, elle le ramena à Vallenthal. Mais, lui dit-elle, il y a quarante lieues de chemin, je les ferai à pied, car je ne veux pas te priver du nécessaire, et je n'aurois pas de quoi payer des chevaux de poste. Ils arrivèrent au bout de sept jours à Vallenthal. Charles avoit le remords dans le cœur, et l'ame d'Elise étoit heureuse. Enfin bientôt elle eut la douce jouissance de voir les bons effets de sa généreuse douceur sur son fils qui devint digne de sa mère.

Elle avoit aussi une fille qui portoit le nom de sa chère Henriette. L'éducation de sa fille et son

mariage avec le fils de son amie furent les dernières occupations et les derniers plaisirs de sa vie. Atteinte d'une maladie mortelle, elle mourut en s'occupant encore des moyens d'entretenir après sa mort les enfans et les vieillards qu'elle avoit recueillis à Vallenthal.

Tel est le précis des quatre cents pages de ce roman. On voit qu'il n'a pour objet que de présenter dans Elise le modèle d'une fille, d'une sœur, d'une amie, d'une épouse, d'une mère. Aussi n'y trouvera-t-on que le développement des charmes de ces sentimens si purs. Les scènes en sont toujours naturelles et souvent décrites avec beaucoup de connoissances du cœur humain. Il y a quelquefois un peu trop de dissertations. Les imitations de la nouvelle Héloïse dans la dernière partie, y sont un peu trop marquées. Mais le caractère d'Elise est enchanteur. Elle intéresse par ses vertus, par ses malheurs, par son courage. C'est un de ces romans auxquels on peut donner le plus honorable éloge en lui appliquant ce vers de la Métromanie :

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

P O È S I E.

L E B O N É C U Y E R.

La jeune Ismène un jour sortant de l'Opéra,
Fit appeller envain ses gens et sa voiture :
Par le plus grand hasard elle étoit ce jour-là
Seule, sans cavalier. D'abord elle murmure,

Puis se plaint haut, se fâche, et le dépit déjà
Est tout prêt d'altérer sa charmante figure.
Le nouveau riche, Arcas, l'aborde effrontément:
Madame, je vous vois dans une peine extrême,
Dit-il, mais elle peut cesser dans un moment;
J'ai mon carick, montez, je vous conduis moi-même,
Aux lieux où le plaisir qui toujours vous attend,
Exige, pour ce soir, votre aimable présence.
Ismène lui répond: A votre complaisance
Je suis on ne peut plus sensible, mais souffrez
Que je n'accepte pas; je suis assez peureuse;
La voiture et le guide ici que vous m'offrez
Effrayeroient une femme encor plus courageuse.
L'enjoué Célicourt témoin de ces débats,
S'empresse à rassurer la belle scrupuleuse,
En lui vantant l'adresse et les talens d'Arcas.
Sur son art à guider les chevaux par la ville,
Madame, lui dit-il, soyez du moins tranquille;
Sous son adroite main ils ne broncheront pas,
Il sait bien les tenir, je connois sa manière.
Tel que vous le voyez, autrefois chez mon père,
J'avois, je m'en souviens, du plaisir à le voir
En mener souvent six ensemble... à l'abreuvoir.

Sur la porte d'un beau jardin

Ces mots étoient gravés... *Je donne ce parterre
A quiconque est content...* Voilà bien mon affaire
Dit un homme tout bas. J'ai droit à ce terrain.

Plein de joie, il s'adresse au maître:
Pour m'établir ici, vous me voyez paroître.

Je suis content de mon destin.

Le maître lui répond: Cela ne sauroit être:

Qui veut avoir ce qu'il n'a pas,
N'est point content. Retournez sur vos pas.

É N I G M E.

Formé par la nature à l'aurore du monde,
 Je fus d'herbe et de fleurs pour les premiers humains
 Mais la mode bientôt inventive et féconde
 M'orna, me décora de ses brillantes mains :
 Asyle du repos, j'en suis le véhicule.
 Mon usage commence à l'heure où fuit le jour :
 Autel de l'hyménée ou trône de l'amour,
 J'écarte la pudeur, j'étouffe le scrupule ;
 Je n'aurois désiré que ce charmant emploi,
 Mais il ne convient point que je le dissimule,
 L'homme n'a pas toujours à se louer de moi,
 Au plaisir, au sommeil par fois je le convie,
 Mais par fois dans mon sein pour jamais il s'endort,
 Souvent il y reçoit la vie,
 Et plus souvent, hélas ! il y trouve la mort.

L O G O G R Y P H E.

Par mon tout, ce que tu n'as pas,
 Va devenir sous ta puissance ;
 Fourbe, si ma tête est à bis,
 Je pourrois voler ta pitance.

C H A R R A D E.

Mon premier par ses sons enchante notre oreille.
 Avec art employé, mon second plaît au goût ;
 Produit au sein des mers, à nos regards mon tout
 Présente, par lui-même, une riche merveille ;
 Mais, sur le sein d'Eglé, sur sa bouche vermeille,
 Lorsqu'il oppose aux lys l'éclat de ses couleurs
 Il ravit, à-la-fois, et nos sens et nos cœurs.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est :
 La lettre *E*. — Celui du Logogriphe est : *Potage*
 (où l'on trouve : *stage*, *Tage* (rivière) *àge*.) —
 Celui de la Charrade est : *Orange*.



Handwritten text in a cursive script, likely Arabic or Persian, located at the bottom of the page. The text is faint and difficult to decipher, but appears to be a single line or a short paragraph. The script is fluid and connected, characteristic of these languages.